



Piano au Musée Würth

Propos recueillis par Olivier Erouart

Du 28 octobre au 6 novembre, le piano sera à la fête au Musée Würth d'Erstein. Accent 4 en sera le partenaire et fixe deux rendez-vous, les 29 octobre et 5 novembre de 10h à 12h.

ENTRETIEN AVEC SON DIRECTEUR ARTISTIQUE: VINCENT LARDERET

Marie-France Bertrand, directrice du Musée Würth d'Erstein, vous a nommé directeur artistique de « Piano au Musée Würth ». Vous y aviez été invité en 2014. Vous a-t-elle donné une feuille de route ? :

VL : L'objet de ma nomination comme directeur artistique de « Piano au Musée Würth » était avant tout de donner une plus grande envergure aux « week-ends du piano » qui existaient depuis 2010. Je n'ai pas eu particulièrement de « feuille de route » précise, mais nous avons convenu avec Marie-France Bertrand de certaines idées qui devaient se développer sur l'avenir comme l'invitation de grands solistes internationaux, le souci de transmission par les masterclasses et le soutien à de jeunes talents, la présence d'artistes issus de la région d'Alsace, ou l'ouverture sur l'Allemagne. La communication et la superbe brochure du festival sont bilingues et la position stratégique du festival entre Strasbourg et l'Allemagne offre de nombreuses opportunités pour le futur. J'ajoute que le musée possède à demeure un superbe Steinway D dans un auditorium confortable.

Quelle est votre ambition pour cette manifestation et quelles sont vos exigences artistiques ?

VL : Comme il n'y a pas d'autres festivals de piano en Alsace, le prestige et la diversité de cette nouvelle édition permettent à « Piano au Musée Würth » de s'imposer non seulement comme LE festival de piano en Alsace, mais aussi comme un événement incontournable dans le paysage pianistique français. Etant moi-même engagé dans une carrière internationale, le plus haut niveau d'exigence artistique est bien sûr une évidence avec la présence en 2016 de solistes internationaux, entre autres Michel Dalberto, Philippe Cassard ou Luis Fernando Perez, mais je crois aussi à la cohérence et la richesse d'une programmation qui donnent une ligne directrice au festival et fixent d'emblée l'ambition d'un rayonnement exceptionnel. Dès cette première édition nous avons pu également nous entourer de partenaires prestigieux qui participent à ce nouveau rayonnement et à la place singulière que prend le festival.

Vous donnerez ainsi que les artistes invités des classes de maître. Que signifie pour vous la transmission ? Quelles doivent être les qualités essentielles d'un bon pédagogue ?

VL : La transmission est pour moi essentielle à plus d'un titre. Tout d'abord, je pense qu'un bon pédagogue doit avoir avant tout la vocation de partager son art, son expérience, sa passion. C'est en somme un

« don de soi » et une condition que l'on doit sentir s'imposer d'elle-même. Les masterclasses dans le cadre de « Piano au Musée Würth » sont élaborées de façon un peu novatrice : avec Michel Dalberto, nous sélectionnerons 6 élèves qui participeront aux masterclasses. Puis 3 de ces jeunes pianistes auront le privilège de se produire pour un concert « Jeunes Talents ». Ceci leur permettra de s'exprimer plus librement en ayant eu le temps d'assimiler le travail fait en masterclass. Outre l'envie de transmettre, un grand pédagogue doit savoir analyser et développer la personnalité d'un musicien. Je crois également à la transmission d'une certaine tradition d'interprétation construite sur le respect du texte ainsi que l'apprentissage d'une technique pianistique saine basée sur la conscience du poids du bras et la maîtrise sans crispations parasites. La musique doit s'exprimer librement dans la maîtrise du corps.



Vincent Larderet / photographie : Martin Teschner

Peut-on dire que votre parcours est quelque peu atypique, en ce sens que vous ne venez pas du circuit traditionnel des CNSM ? Voyez-vous dans cette formation différente une plus grande ouverture musicale ?

VL : En effet je ne suis pas issu d'un CNSM mais j'ai eu la chance d'étudier en Allemagne à la Musikhochschule de Lübeck auprès de Bruno-Leonardo Gelber. Il est assez dommage que les mentalités n'aient pas évolué en France puisque la plupart des musiciens s'imaginent que c'est un parcours obligé que de passer par un CNSM... Dire que ceci m'a permis une plus grande ouverture musicale ne serait pas juste puisque je crois que ceci m'a été donné par la culture

musicale que j'ai pu développer dès mon plus jeune âge par ma famille : mon père est musicologue. Je souhaitais devenir compositeur et j'ai pu appréhender très tôt différents styles de musiques, y compris les plus exigeants, et me passionner avant tout pour la musique, et non pour un instrument envisagé comme une « fin en soi » avec l'obsession d'une réussite carriériste... Et cette singularité de parcours hors des institutions « autorisées » en France m'a évité surtout d'être formaté. Néanmoins, l'ironie du sort a voulu que je sois amené en 2015 à assurer quelques cours au CNSM de Paris. Une expérience aussi troublante qu'enrichissante...

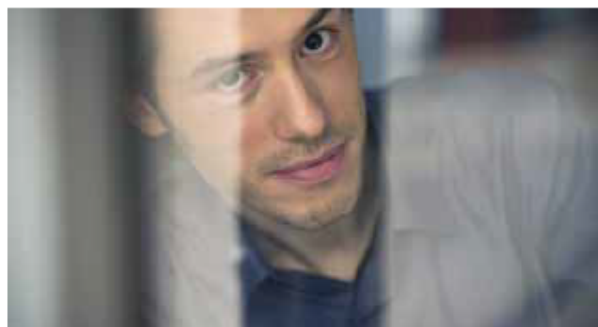
Cette ouverture se traduit chez vous par un intérêt profond pour des œuvres oubliées - je pense à celles de Florent Schmitt -, ou par la recherche d'une certaine « authenticité », je pense à vos enregistrements ravéliens, notamment aux concertos. Quelles sont les raisons de ces recherches et estimez-vous qu'au fil du temps, l'interprétation trahit l'esprit et le son d'une œuvre ?

VL : Effectivement, il m'a toujours tenu à cœur de soutenir des compositeurs pas encore assez reconnus. La condition *sine qua non* n'étant que ce soit pour des œuvres de premier plan ! Schmitt en est un illustre exemple, même si les circonstances qui l'ont laissé dans l'ombre sont avant tout une censure obscène d'ordre politique. Je crois qu'il faut prendre garde à la standardisation du répertoire de concert. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir assurer les premières mondiales de *La Tragédie de Salomé* et *J'entends dans le lointain...* de Schmitt ainsi que la Suite de *Daphnis et Chloé* de Ravel qui étaient de grands chefs-d'œuvre injustement oubliés. Concernant la recherche d'une authenticité d'interprétation, c'est une démarche primordiale dans mon travail. Si je crois à la tradition, je crois encore plus aux fausses traditions : celles qui imposent certains maniérismes sans aucune raison fondée. Les *Concertos* de Ravel sont entourés de « scories »

qui ont au fil du temps trahi l'esthétique de cette musique. Même s'il serait présomptueux de prétendre détenir la vérité absolue, faire ce travail de recherche m'a confronté avec ma propre filiation ravélienne, étant un élève de Carlos Cebro, lui-même élève - héritier des partitions de Perlemuter, lui-même élève de Ravel. J'effectue ce type de travail systématiquement pour tous les répertoires que j'aborde sans me soucier que ça plaise ou non... même si nous avons été comblés que la critique internationale ait salué ces enregistrements par de nombreuses distinctions. Il faut de toute façon avoir le courage de ses propres conceptions artistiques, et la recherche d'une forme de vérité s'inscrit aussi dans une quête personnelle.

Quelles sont vos prochaines aventures discographiques ?

VL : Mon prochain disque à sortir en octobre 2016 sera consacré à Brahms et Berg. Il est toujours difficile d'annoncer en avance des projets discographiques qui dépendent aussi d'éléments que nous ne maîtrisons pas... Mais j'ai aussi d'autres projets déjà construits comme des CD Scriabine, ou Debussy pour le centenaire de 2018 !



Vincent Lardet / photo : Jean-Baptiste Milot